

pillés sur le sol. La brousse était devenue un champ de cadavres.

Partout, du sang, des membres éparpillés, des paquets informes qui avaient été des hommes. Partout, des corps en désordre, figés pour l'éternité dans une dernière convulsion.

Je pensais à toutes ces idéologies diaboliques et sauvages que nous étions en train d'anéantir les armes à la main. Devant ce déferlement de haine qui ensanguinait depuis des mois et des mois tout le Congo, et spécialement la région du Kivu, la plus pourrie de toutes par le sinistre Mulelé, il n'y avait qu'une solution : répondre à la force par la force, au feu par le feu, à la terreur par la terreur.

Les Simbas, à leur tour, se trouvaient terrorisés.

Les rares rebelles survivants de cette ultime embuscade prirent la fuite vers Kabambaré ou se cachèrent dans la forêt, espérant rejoindre leurs complices vers Lulimba. Nous ne pensions pas à les poursuivre mais seulement à délivrer nos infortunés camarades du 9^e Codo.

— Les voici!

J'aperçois les premiers assiégés qui osent à peine croire leur cauchemar terminé.

Prenant la tête de la colonne, je m'avance avec ma jeep. Les hommes du 9^e Codo n'en croient pas leurs yeux. Ils m'entourent avec des mines d'hommes traqués :

— Enfin, vous voilà!

Les Léopards arrivaient dans le poste qui avait servi de dernier carré à la résistance. Nous avions gagné mais ce n'était pas le moment de relâcher notre effort. Je décidai d'installer mon cantonnement dans l'école et de mettre aussitôt deux pelotons en protection autour de nous.

Puis j'organisai sur-le-champ la vie matérielle de mes hommes. Je restais fidèle à mes principes : d'abord la sécurité, ensuite le confort. Ceux du 9^e Codo semblaient fort surpris : comment un officier pouvait-il ainsi s'occuper de l'infirmerie et des cuisines? Ils n'avaient jamais vu cela. Je les rassurai :

— Ne bougez pas. Restez groupés. Mais il faut d'abord que j'installe mes hommes avant de venir vous voir.

Ils n'avaient jamais connu une telle unité où les offi-

ciers s'occupent d'abord de leurs hommes et ensuite d'eux-mêmes.

Ils ignoraient que c'était là un principe absolu du bataillon Léopard et que nous l'avions gardé en formant le 10^e Codo : « Avant tout, et toujours, la troupe, les cadres ensuite. »

Une fois les miens installés, j'ai pu enfin rejoindre les survivants du 9^e Codo et apprendre la vérité sur leur détresse.

C'est une triste vérité qui condamne certaines méthodes. Il est inutile, si ce n'est criminel, d'engager des hommes sans leur avoir donné une solide instruction militaire. Ces volontaires, pour la plupart Sud-Africains, ignoraient tout du combat et croyaient que la marche sur Albertville était une promenade militaire. Ils n'avaient pas su protéger leur bivouac de Kabambaré et s'étaient fait surprendre comme des enfants.

Cela avait été une lamentable affaire. Je n'avais jamais de ma vie constaté un tel désordre.

Dans ce Commando, formé à la hâte à Kamina, il n'y avait aucune organisation, aucune discipline et aucune instruction. Le néant! Les officiers, non contents de ne pas s'occuper de leurs soldats, se jaloussaient entre eux. Plus ils étaient nuls, plus ils étaient prétentieux. Négligents jusqu'à la paresse, incompétents jusqu'à la lâcheté, ils m'apparurent indignes de commander la moindre unité au combat.

Lors de l'embuscade qui leur avait coûté si cher, les armes automatiques se trouvaient enveloppées dans leurs bâches! Et les hommes avaient été tirés comme des lapins alors qu'ils s'étaient arrêtés en désordre, et sans aucune protection, pour acheter des bananes dans un village.

Les chefs responsables de ce massacre ne pensaient déjà qu'à abandonner leurs hommes et à s'amuser à l'arrière. Le major P., légèrement blessé, avait été évacué par hélicoptère et personne ne s'occupait de ses hommes qui firent bien vite la différence entre les deux Commandos. Deux pelotons de Katangais demandèrent à rester avec moi et j'aurais voulu les accepter parmi mes Léopards, mais l'Etat-Major me refusa cette incorporation.

Le 9^e Codo n'existait plus. Les survivants quittèrent

Kabambaré le lendemain. Ils avaient jeté ou enterré tout ce qu'ils ne pouvaient emmener avec eux. Je les regardai partir avec une pitié mêlée de rage.

J'imaginai trop leur futur destin et je ne me trompai pas.

De retour à Albertville, la plupart ont déserté. Quelques-uns se sont obstinés et ont voulu quand même continuer à se battre avec ce qui n'était plus que l'ombre du 9^e Codo. Les derniers survivants tombèrent à Lulimba. Une fois encore, par la faute de leurs chefs.

Attirés par des soldes importantes, des incapables s'étaient prétendus officiers et avaient conduit au feu des hommes dont ils étaient responsables et qu'ils ont laissé massacrer.

Il est peu de crimes aussi graves. Et le drame est que courent encore, de par le vaste monde, beaucoup d'officiers de fortune, aussi incapables et aussi criminels que les tristes héros de Kabambaré. Les mercenaires qui tomberont un jour sous leurs ordres sont voués à une mort inutile.

La triste déroute des volontaires du 9^e Codo ne fit que renforcer la camaraderie des hommes du 10^e Codo. Je ne m'attendais pas à autre chose de la part de mes Léopards.

L'EMBUSCADE DE MAZOMENO

Kabambaré, forteresse paisible et imprenable.

Après la dure bataille, la vraie pacification.

Lima 1 et Lima 2 foncent vers Stanleyville.

La prise de la capitale de la Province-Orientale.

Le 10^e Codo oublié dans le Kivu.

L'opération Pené-Mendé.

On me laisse sans une goutte de carburant.

Une situation intenable.

Le repli vers Kongolo.

Le Bataillon Léopard se heurte à un mur de feu.

« On passera quand même ».

Quatre cents contre dix mille.

Nous avions déserré l'étau rebelle autour de Kabambaré. Mais tout restait à faire dans ce poste qui avait terriblement souffert lors de ces événements tragiques.

Pourtant, c'était une bien jolie bourgade autrefois, Kabambaré. La vie devait y être agréable et facile. J'ai-je mais ce pays au climat sain. Les cultures, la volaille, les fruits, tout ne demandait qu'à pousser sur cette terre fertile. J'imaginai sans peine ce que devait être ce paradis avant le passage des rebelles. A présent, tout n'était plus que désolation. La population avait fui dans la brousse. Il fallait d'abord rétablir la sécurité, puis remettre le pays en valeur et reprendre l'offensive sans tarder.

Tout de suite, mes hommes se sont mis courageusement à construire de gros travaux de défense, afin de mettre Kabambaré à l'abri de toute surprise. Très vite,

les civils des environs sont venus se placer sous ma protection. Je n'ai pas hésité à les embaucher pour établir avec nous une zone défensive circulaire tout autour du poste, zone desservie par une route de ravitaillement. Tous les 50 mètres, nous avons construit un bunker, enterré aux deux tiers. Couverts de plusieurs couches de rondins de bois, ces points d'appui me paraissaient fort solides. Ils avaient 4 mètres sur 3 et possédaient deux emplacements de tir et un poste d'observation. Une tour de guet fut construite tous les 200 mètres.

Kabambaré devenait une vraie forteresse. Le village étant situé sur un piton, les ravins commençaient aussitôt après la zone de défense circulaire. La route de liaison se trouvait à couvert et les véhicules pouvaient circuler sans être repérés. Kabambaré était désormais impenetrable.

Mais la guerre révolutionnaire ne se gagne que par la pacification. Après les bunkers et les tours, je devais construire des maisons et dessiner des jardins. J'avais maintenant non seulement un hôpital, mais un couvent...

Ce n'était certes pas un grand couvent puisqu'on n'y trouvait qu'un seul prêtre noir, assisté de deux frères. Grâce à nous, ils avaient enfin retrouvé la sécurité et ils aimaient bien aider mes Léopards. La besogne ne manquait pas à ces trois religieux, qui rebâtissaient la cité indigène et ouvraient à nouveau l'école. Car, de jour en jour, la population revenait.

C'était là notre grande joie — et la preuve de notre réel succès. Les Noirs de Kabambaré préféraient les Léopards aux Lions.

Nous ne manquions de rien, grâce à tous ces amis qui surgissaient de la brousse et reprenaient une vie normale nous apportant de la viande, du poisson, du manioc, du maïs et toutes sortes de légumes. J'avais, heureusement, quelque chose à leur offrir : du sel que je faisais venir de Kongolo où je l'avais acheté à mes frais.

Le poste et le village revivaient. Etroitement associés, il nous fallait maintenant nous étendre au-delà et pacifier toute la région. Mes hommes avaient oublié leur fatigue et cette terrible marche forcée qui nous avait

peur de délivrer les survivants du 9^e Codo. Ils ne demandaient qu'à reprendre les opérations.

J'ai commencé à lancer des patrouilles dans les environs et je suis parvenu assez rapidement à nettoyer la brousse, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de Kabambaré.

Je ne voulais plus voir ces villages d'où était sortie la rébellion et dont les ruines restaient encore toutes saupoudrées par les pratiques magiques et cruelles des sorciers. Je demandai aux indigènes de reconstruire entièrement leurs villages et d'abandonner les cendres de ceux qui devaient être définitivement oubliés.

Les hommes de la région de Kabambaré pensaient désormais bien davantage à l'agriculture qu'à la rébellion. Ils avaient recommencé à cultiver leurs champs. Ils produisaient du manioc, du riz, du maïs, des arachides et même du coton dont ils espéraient la vente. Car les communications avaient été rétablies. Mais au prix de quel travail ! Il avait fallu remettre en état les axes routiers, creuser des caniveaux, bâtir des ponts. Mais je pouvais être fier du résultat : à la fin de chaque mois, un convoi assurait la liaison avec Kongolo. Chacun y trouvait son compte, les soldats comme les civils.

C'est le prêtre noir qui s'occupa au début de rendre vie au commerce de Kabambaré. Il fallait le voir débiter dans une boutique improvisée, en plein couvent, les pièces de tissus, les gilets de peau, les slips et les ustensiles de toilette. Plus tard, de vrais commerçants noirs vinrent s'installer dans des échoppes bien fournies et le père abbé se garda bien de leur faire de la concurrence...

Un jour, j'ai eu la visite que j'attendais. Il s'appelait Maniéma et c'était le grand chef coutumier de la région. Sa présence dans le poste de Kabambaré signifiait que je venais de gagner la bataille de la pacification. Il me dit simplement :

— Je suis à ta disposition.

Déjà, il avait réussi à persuader ses sujets de quitter la brousse et de reprendre le travail, sous notre protection. Je lui demandai de nous envoyer les malades et de maintenir une constante liaison entre notre poste et les villages de la brousse. Nous avons prononcé la formule qui concrétisait notre accord :

— J'ai confiance en toi, Maniéma.

— Moi aussi, j'ai confiance en toi, mon major. J'éprouvais un réel bonheur.

J'avais réussi à dépasser la radio T. R. T. et je pouvais à nouveau reprendre la liaison avec notre base arrière de Kamina.

J'avais un rapport important à faire à mes chefs et c'était un rapport de victoire. Il se terminait par une demande : je souhaitais que l'on vienne inspecter la région que nous venions de pacifier.

Personne n'est jamais venu. Seul comptait Stanleyville.

L'occupation de la ville, le 24 novembre 1964, marqua la fin des grandes opérations de reprise en main du Congo par le gouvernement Tschombé.

Des raids de commando avaient déjà sérieusement consolidé la situation dans la province de l'Équateur où des éléments du 5^e Codo, commandés par Muller, s'étaient emparés de Coquiaville et de Buandé. Le major Hoare, de son côté, avait réussi un raid sur Albertville, tandis que le colonel Mulanda parvenait à tenir dans Bukavu, aidé par une poignée de Blancs, dont l'unité se nommait « Codoki » (Commando du Kivu).

Mais la grande affaire restait Stanleyville où, depuis le 5 août, « Son Excellence » Christophe Gbenye dirigeait le gouvernement du Conseil National de la Libération.

Un seul fait donne la mesure du personnage : il avait éventré de ses mains le bourgmestre Léopold Matabo pour lui arracher le cœur qu'il dévora, encore tout palpitant...

Gaston Soumialot l'assistait de ses conseils et écrivait dans le journal *le Martyr* : « Nous fabriquerons nos fétiches avec les cœurs des Américains et Belges, et nous nous habillerons des peaux des Belges et Américains. » Car, hélas ! trois cents Américains et huit cents Belges se trouvaient retenus en otages à Stanleyville.

Tous les jours avaient lieu des massacres. Le « major » Kendeka, l'âme damnée de S. E. Gbenye, organisait scientifiquement la terreur. Les marches du monument dédié à la mémoire de Patrice Lumumba ruisselaient de sang frais.

Pour libérer Stanleyville et délivrer les otages, les colonnes Lima 1 et Lima 2, formées par la 5^e Brigade mécanisée du colonel Vandewalle, avaient pris la route du Nord. Une longue route. Près de 1 500 kilomètres de pistes, jalonnées d'embuscades simbas.

Les Codos de « mercenaires », et surtout le 5^e, celui du major Hoare, sont en tête et housculent toute résistance. Kindu est pris à l'issue d'une véritable course de vitesse et Punia ne tarde pas à tomber à son tour.

Les colonnes, dont 5 000 Katangais formaient les « gros bataillons », se composaient d'un invraisemblable charroi, où les seuls véhicules blindés étaient une petite automitrailleuse « Ferret » et deux transports de troupes, capturés naguère aux Suédois de l'ONU, et que nous appelions vulgairement des « baïquettes ».

Lima 1 et Lima 2 fonçaient vers Stanleyville dans un nuage de poussière rougeâtre, traversant en trombe des savanes brûlées par le soleil et la rébellion. La 5^e Brigade libéra au passage des otages blancs détenus au fond de la brousse : des missionnaires aux chapelles détruites, des colons aux plantations ravagées. Des femmes et des enfants échappent enfin à l'horrible cauchemar, à cette danse de mort, de viols et de tortures des Simbas. Mais pour beaucoup, il était déjà trop tard.

Pour essayer de sauver les otages de Stanleyville, le président Tschombé accepta l'aide de la Belgique et des États-Unis, soucieux de protéger ce millier de civils blancs détenus par les rebelles dans leur « capitale ».

Les Belges fournirent les parachutistes et les Américains les avions. Peu avant six heures du matin, le 24 novembre 1964, les premiers paras du colonel Lauré venus de Belgique, via l'île de l'Ascension et la base de Kamina, sautent sur Stanleyville.

Il ne leur faudra que six minutes pour gagner la ville. Mais les Simbas ont déjà massacrés vingt-six otages dont un Américain, le pasteur Carlson, venu au Congo pour apporter la charité du Christ et qui trouvera la mort du martyr. Une trentaine d'Européens seront également assassinés sur la rive gauche du fleuve et environ trois cents dans le reste de la Province-Orient-

tale. Les paras belges avaient fait leur jonction avec les soldats de la 5^e Brigade de l'A. N. C.; le 5^e Codo qui marchait en avant-garde n'avait pu entrer dans la ville que cinq heures après le parachutage.

La prise de Stanleyville était une indéniable victoire qui allait se prolonger par des opérations sur Paulis et des raids de commandos pour arracher les otages blancs dans les villages reculés.

Seulement, la brousse aux alentours de Stanleyville restait rebelle. Personne, parmi les vainqueurs ne se souciait d'accomplir ces tâches indispensables qui sont normalement nettoyage et pacification. Pourtant deux à trois mille hommes, en majorité des Katangais, allaient être tués dans les opérations militaires de la zone des Uélés.

Les Bataillons katangais, comme les Commandos de mercenaires, jugèrent sans doute ensuite que les besognes pacifiques sont indignes des guerriers. J'ai, pour ma part, toujours estimé le contraire.

Ce que j'avais accompli, à Kabambaré méritait pourtant de servir d'exemple. On préfèra m'ignorer.

Je n'eus donc pas droit à des félicitations, mais à des critiques. Il est vrai qu'elles me venaient d'hommes que je méprisais par-dessus tout.

Dès leur arrivée à Albertville, les officiers du 9^e Codo, pour faire oublier leur échec et leur fuite, s'étaient empressés de salir ceux-là même qui les avaient délégués de l'état rebelle.

Bien entendu, ils n'osaient plus parler des pertes terribles qu'ils avaient subies et de tous ces cadavres de Blancs et de Noirs abandonnés dans la retraite sans gloire du 9^e Codo. Finalement, c'est nous qui gardons le souvenir de ces hommes tombés à leur première bataille parce qu'ils avaient été obligés d'obéir à des incapables. C'est le sort le plus triste pour un soldat.

À Kabambaré, nous n'en étions plus au nettoyage mais déjà à la pacification. Les cultivateurs travaillaient dans leurs champs, les malades se faisaient soigner, les enfants se rendaient à l'école. La paix sembla revenue.

Mais mon domaine pacifié n'avait qu'un rayon de

quarante ou cinquante kilomètres autour de mon poste. Je voulais maintenant aller au-delà.

Le soir le 3 décembre 1964 que je repris mon offensive vers l'Est, j'empruntai la route de Fizi, importante et la bourgade de Péné-Mendé, pour m'installer très tôt dans un village du nom de Kimano 1. Nous nous trouvâmes en tête de fleche en pleine zone rebelle. L'ennemi nous paraissait un point stratégique important car on y trouvait également le carrefour de la route menant vers Bendera et, au-delà, vers Albertville. Je comptais ainsi le ravitaillement des rebelles.

Je contactai à Kimano 1 le peloton A de la 2^e Compagnie peloton commandé par l'adjudant Pierre, avec pour adjudant le sergent Roger.

Tous les jours ou presque, ils devaient se faire harceler par les rebelles. Les Simbas employaient toutes les ruses de guerre, même les plus ignobles.

Un jour, on entendit des gémissements : juste devant le poste, un enfant était attaché à un tronc d'arbre, une tige dans le ventre... Les rebelles voulaient attirer nos hommes hors du poste et les attaquer pendant qu'ils portaient secours au malheureux gamin!

Une autre ruse consistait à placer des mines bien en vue sur la route. Les imprudents se faisaient sauter en venant les relever, car tout autour d'autres mines restaient soigneusement dissimulées.

Ces innombrables ruses, où les pratiques de la brousse se mêlaient aux cours des instructeurs chinois, devenaient monnaie courante dans cette guerre atroce. Ce n'était pas pour rien que des enfants enlevés au Kasai avaient suivi des cours à Nankin et que les ambassadeurs des pays africains voisins du Congo regorgeaient de conseillers chinois. Mais ce n'était pas pour rien non plus que nos cadres et même nos hommes avaient suivi des cours sur ces tactiques de la guerre subversive.

L'adjudant Pierre connaissait bien son travail et il avait installé des tours d'observation à chaque extrémité de son poste. Il ne restait d'ailleurs pas enfermé derrière ses défensives et poussait des patrouilles régulières à l'extérieur.

Chaque jour, des jeeps de reconnaissance assuraient la liaison entre Kabambaré et Kimano 1. Je tenais

beaucoup à ces patrouilles motorisées qui empêchaient d'éventuelles infiltrations rebelles et surtout encourageaient les indigènes revenus dans leur village.

Ces liaisons rapides étaient toujours accompagnées d'un peloton-commando. Sur la route de Péné-Mendé ou sur la route secondaire de Bendera, les hommes de ce peloton-commando sautaient en marche des véhicules et rejoignaient à pied Kimano I, distant en général d'une vingtaine de kilomètres. Les rebelles, voyant repartir le convoi, se croyaient seuls dans la savane et se faisaient alors prendre à revers par les Léopards du commando.

L'important était d'accroître chez eux le sentiment d'insécurité et de leur mettre dans la tête que nous étions partout à la fois.

Nous aussi nous avions le « dawa ».

Le 7 décembre, moins d'une semaine après l'occupation de Kimano I, je décidai l'opération Péné-Mendé. Il nous fallut trois jours pour conquérir ces 80 kilomètres; les embuscades se succédaient sans arrêt pour nous barrer la route. Rien n'y fit. Nous avons pris Péné-Mendé et les rebelles y ont perdu des hommes sans nombre.

Une bonne surprise nous attendait : le pont sur la Luama, alors large de près de 200 mètres, n'avait pas été détruit. Seules les bandes de roulement manquaient. Nous aurions pu poursuivre notre offensive, mais nous n'avions plus assez de carburant.

À la base de Kamina, d'où venait tout le support logistique, on estimait que les seuls éléments importants de la 5^e Brigade restaient ceux qui avaient libéré Stanleyville. Les autres n'avaient qu'à se débrouiller. Nous étions de véritables « enfants perdus ».

C'était une erreur d'autant plus catastrophique que les centres urbains se trouvaient à peu près déserts, car les populations avaient gagné la brousse. On ignorait qu'en guerre révolutionnaire, le plus important est justement le contrôle des populations. Livrées à elles-mêmes, celles-ci se font toujours facilement endoctriner par les rebelles.

L'Africain n'a pas besoin de la ville. Il s'installe là où il peut se ravitailler. J'avais compris que le premier

objectif à atteindre est de donner à manger aux populations, c'est-à-dire leur permettre de travailler le sol. Aussi je leur apportais ma protection et, en échange, les tribus me fournissaient le ravitaillement. La raison profonde de notre succès venait de ce principe absolu. La popularité n'avait pas d'autre origine.

Donc, je n'avais aucune inquiétude pour les vivres. Et cela, même mes braves Noirs ne pouvaient me trouver de l'essence comme ils m'offraient du manioc...

Un jour, mon retour à Kabambaré, après la prise de Péné-Mendé, je demandai, par la liaison radio quotidienne avec la base de Kamina, que l'on m'envoie d'urgence du carburant.

On ne daigna même pas me répondre.

Je n'y allai pas par quatre chemins et j'envoyai un message sans équivoque :

« Si je ne reçois pas de carburant, j'arrête toutes les opérations offensives. »

Encore une fois sans réponse, je dus m'y résoudre. J'étais donc condamné à l'immobilité. Mes troupes occupaient solidement leurs positions, mais je pouvais maintenir seulement les patrouilles de liaisons motorisées. Toutes les patrouilles de reconnaissance s'effectuaient sans véhicules.

C'est à pied que mes Léopards ont poussé des points jusqu'aux environs de Fizi. Ils progressaient par les pistes de brousse et les sentiers de montagne, harcelant l'adversaire sans jamais subir de pertes. La région pourtant était fort dangereuse et les Sud-Africains, qui combattaient dans ce secteur de Fizi, ont vu tomber plus de soldats que leurs.

Nous n'employions pas la même tactique, sans doute...

À la mi-janvier 1965, la base de Kamina n'avait toujours pas daigné m'envoyer du carburant. Mes messages à la radio devenaient de plus en plus brutaux. L'opérateur qui les recevait à Kamina comprenait très bien ma colère, mais le malheureux ne pouvait rien contre l'indifférence de ses chefs, et aussi leur jalousie. En un mot, on me reprochait d'avoir trop bien réussi!

Le trafic routier s'amenuisait de plus en plus. Même

la liaison avec ma base de départ de Kongolo fut réduite, puis supprimée. Je ne pouvais agir autrement. Les rebelles avaient bien fini par s'apercevoir de nos difficultés. Ils se renforcèrent du côté de Kasongo et occupèrent même le carrefour vital de Mazomeno où la grande route, vers Stanleyville au Nord et Kamina au Sud, est rejointe par l'importante bretelle qui mène aux cités de la frontière Est : Bukavu et Albertville.

Incapables de progresser, nous étions maintenant entièrement coupés de nos arrières.

Le commandant de la place de Kongolo, le major D., ne semblait pas inquiet d'être ainsi séparé de nous. Ni le pont que nous avions construit sur la Luïka au début de notre offensive ni ce nœud routier de Mazomeno ne paraissaient lui causer de soucis. Se soucierait-il de la guerre d'ailleurs ? Sa seule passion restait la cavalerie, passion qui tournait à la manie. Au temps du Katanga indépendant, il avait organisé la garde équestre de Tschombé, qu'il avait habillée avec des uniformes trouvés dans un théâtre. Chez lui, comme chez nombre d'officiers belges, ce qui primait c'était le commerce pour ne pas dire le trafic. Et l'alcool, dont il absorbait deux bouteilles par jour. Cette négligence, qui confinait à la trahison, n'avait pas échappé aux Noirs et les populations commençaient discrètement à se retirer de Kongolo pour gagner la brousse. C'est un signe qui ne trompe jamais et indique que la chute d'une place est imminente.

A la fin du mois de janvier, je n'avais plus d'autre solution que d'évacuer Péné-Mendé et Kimano 1. Je concentrai tout mon monde dans le poste de Kabambaré.

J'avais le cœur déchiré de voir le désarroi des populations pour qui nous avions tant travaillé. Les Simbas par contre, reprenaient courage et nous harcelaient sans cesse, pour nous obliger à dépenser nos munitions.

Nous les laissons tirailler, répondant parfois d'une rafale bien ajustée. Nous avions de quoi alimenter nos armes. Mais pour nos moteurs, la situation devenait catastrophique. J'avais interdit à mes véhicules de rouler. Réservoir plein, ils attendaient un départ qui serait le dernier... Nous pouvions tout juste atteindre le pont

de la Luïka. Sans carburant, nous n'avions plus de ravitaillement, ni en vivres ni en munitions.

Une fois par semaine, un avion DC 3 venait nous déposer un peu de ravitaillement. Mais en quantité réduite pour la seule denrée qui m'intéressait vraiment : le carburant. Je recevais cinquante litres d'essence par semaine alors que je possédais six camions et trois jeeps !

Les renseignements continuaient à affluer. Les civils ne nous abandonnaient pas, mais les nouvelles que nous apportaient les courriers de la brousse devenaient inquiétantes :

Les rebelles vont attaquer le 10 février ! Finalement, les indigènes ne m'avaient donné de faux renseignements, j'ai aussitôt averti la base de Kamina mais sans parvenir à leur arracher la moindre réaction. Nous devions nous débrouiller seuls.

Le 10 février, les rebelles attaquent. Mes villageois ne m'avaient pas trompé. L'assaut est très dur mais la riposte bien davantage. Les Simbas se heurtent à un mur ! Pas un n'en reviendra car nous les avons laissés approcher à bout portant. Ils ont été abattus à quelques mètres sans pouvoir s'enfuir. Nous récupérerons toutes leurs armes. Ce ne sont pas des sagales, des chaînes de vélo et des fusils pou-pou, mais des armes neuves, de fabrication tchèque... et belge.

Réfugiés et soldats du 10^e Codo semblaient fort contents de la défense du poste de Kabambaré. Pour un peu, ils se seraient crus invincibles. Ils oublièrent que nous étions totalement encerclés.

Les Simbas s'étaient très fortement installés à Mazomeno et avaient même détruit notre pont de fortune sur la Luïka. Plus aucune liaison n'était possible entre l'arrière et notre poste. Le lieutenant Norman, remis de sa blessure, avait essayé de nous rejoindre mais le commandant de la place de Kongolo, le major D., avait une fois de plus, accumulé les négligences et Norman restait bloqué loin de nous. Il ne demeura pas inactif pour autant, ce n'était pas son genre. Il prit l'initiative de construire un bac sur la Luïka à la place du pont détruit. Comme il n'est pas de passage sans tête de pont,

il avait organisé un point d'appui défensif sur l'autre rive. C'est là que je parvins à prendre contact avec lui et à lui faire part de mes intentions.

L'opération que je projetais devait commencer par un entretien avec le chef coutumier.

L'heure était solennelle. Je devais abandonner tout ce que j'avais entrepris autour de Kabambaré. Mais, rien à faire, j'étais paralysé par le manque d'approvisionnement en carburant. Et le silence de Kamina rendait ma position intenable.

— Maniéma, je suis obligé de partir. Que fais-tu ?

— Je te suis. Avec toute la population.

Ils étaient environ douze cents hommes. Fortement compromis dans la rébellion, ils avaient fini par se rallier à nous. Leurs anciens complices les auraient implacablement massacrés après notre départ.

Maniéma avait eu confiance en moi. Il ne m'avait jamais trahi. Je me devais de protéger sa retraite.

Nous quitterions Kabambaré avec nos amis.

Le 5 mars 1965, à 6 heures du matin, nous avons évacué le poste où nous venions de passer six mois. Nous ne devions rien abandonner et tout ce que nous laissons avait été piégé, avec un soin quelque peu diabolique... Pour économiser le carburant, un véhicule sur deux se trouvait en remorque. Tout était calme. Mais c'était un calme trompeur. Les Simbas grouillaient tout autour de nous. Nous étions trop tendus pour être tristes.

On ne voyait rien. Seulement des traces. Très nombreuses. Je ne prévoyais une grosse résistance qu'au carrefour de Mazomeno.

Nous avons logé au village de Lubao, à une vingtaine de kilomètres avant le carrefour tenu par les rebelles.

Comme pendant notre retraite du Katanga, à la fin de l'année 1962, il faisait un temps affreux. La pluie tombait sans arrêt et nous étions trempés jusqu'aux os. J'avertis mes Léopards :

— Ce soir, vous aurez du café chaud. Je ne sais pas comment nous dînerons demain...

Se restaurer est important. Entretenir ses armes l'est encore plus. L'adjutant François vint me voir :

— Tout va bien du côté des mortiers.

Je savais que je pouvais avoir confiance en lui. Il avait fait ouvrir les caisses d'obus pour que l'approvisionnement des tubes soit encore plus rapide dès la mise en batterie.

La pluie cessa dans la nuit et notre linge sécha un tout petit peu. Ce fut une courte nuit : dès 5 heures, tout le monde était debout et prêt à partir. Les hommes se chauffaient près des feux bien camouflés. Une demi-heure après le réveil, nous étions déjà en route. Les obus devaient marcher entre les véhicules, au milieu de la route. Je leur avais donné des ordres stricts :

— Défense absolue de parler. Même les enfants ne doivent pas pleurer. Aucune excuse...

Nous avançons très lentement. Les traces étaient non seulement nombreuses mais fraîches. Un éclaireur rebelle nous précédait sans doute depuis notre départ. On voyait très distinctement ses pas dans le sol boueux.

Je fis part de ma certitude aux officiers :

— Ils nous attendent à Mazomeno.

— Peut-être ont-ils pris la fuite ?

— Non, je ne crois pas.

Je n'avais aucune certitude, seulement l'instinct.

Quand notre colonne arriva à 2 kilomètres de Mazomeno, je fis arrêter le convoi et passai rapidement l'inspection des véhicules et des hommes. Je tenais à ce que les distances soient respectées. C'est une loi essentielle. Plus je donnai mes ordres.

Il était environ 1 h 30 de l'après-midi. Le flair du chasseur me disait que l'ennemi se cachait tout près. Nous avons encore progressé jusqu'à 1,500 km du carrefour. Je m'adressai alors à François :

— Trois coups de 81 !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les hommes des mortiers ont toujours réagi vite et bien à mes ordres.

Il n'y eut aucune réponse rebelle. Au contraire, un lourd silence pesait sur toute la région. Ce silence nous enveloppait comme un brouillard épais. Nous trouvions cela d'autant plus impressionnant que ce n'était pas du tout dans les habitudes des Simbas, bruyants comme des singes.

— Un de mes officiers me dit :

— Vous voyez bien qu'ils ont fui.

Je n'en étais pas du tout persuadé. Je donnai mes ordres à voix basse :

— Les deux premiers pelotons en tiraille. Avancez très doucement.

A 500 mètres, nouveau tir de mortiers.

Aucune autre réponse que l'écho qui roulait dans les montagnes. Mazomeno se trouve dans un creux boisé et la route devenait très encaissée.

Il faut continuer à avancer. En tête, deux jeeps armés de mitrailleuses : la miéne et celle de Raphaël, un mulâtre.

A 300 mètres, je tire une rafale très basse à droite et à gauche de la route. Toujours rien, le silence. De plus en plus lourd après le crépitement saccadé des bandes de mitrailleuses.

A 150 mètres, je lâche une nouvelle rafale. Toujours aussi basse et aussi longue. Mais cette fois, on me répond.

Et comment ! Nous sommes au milieu du tonnerre ! Un bruit assourdissant et un feu d'enfer tout au long de la colonne. Les Simbas sont partout et tirent presque à bout portant. Je n'ai encore jamais subi une telle fusillade.

Tout de suite, les Léopards réagissent. Merveilleux réflexes des troupes bien entraînées. L'adjudant François a déjà mis en batterie ses quatre tubes de 81 et dégage les côtés par un tir très court. Les tubes de mortiers sont presque à la verticale... Les pelotons en tirailleurs avancent en rampant et font feu sur tout ce qui bouge. Les deux jeeps armées de mitrailleuses crachent le feu, très bas devant et sur les côtés.

Soudain, je m'arrête de tirer et je crie à Raphaël :

— Couvre-moi... par petites rafales.

Je m'empare d'un mortier de 60 et je soutiens à mon tour la progression des pelotons en tirailleurs. Je dégage tout ce qui se trouve devant moi. Bien manié, un mortier, même de petit calibre, est une arme redoutable.

Nous progressons encore jusqu'à 80 mètres du carrefour.

Les rebelles se défendent avec des bazookas. C'est ma jeep qui est particulièrement visée. Les roquettes tombent à 10 ou 20 mètres de mon véhicule.

Comme si le tir des rebelles ne suffisait pas, voici

platement un obus des 81 de François qui fait long feu. J'entends comme une pétarade de moto. C'est une roquette qui tombe à 3 mètres devant moi : terminé pour le major Schramme... Mais non, le projectile n'explose pas.

Je ne m'attarde pas sur ce miracle. J'ai eu chaud et j'enlève ma veste camouflée. Une nouvelle roquette tombe sur un arbre à côté de moi. Le tireur rebelle a dû remarquer ma chemise claire. Pas le temps de remettre un vêtement.

Nous avançons, mètre par mètre. Mais les rebelles n'ont pas l'air de vouloir reculer. L'accrochage devient très dur. La pétarade ne cesse pas un instant. Les obus éclatent, les balles sifflent. Tout sent la poudre et la peur. Un jeune soldat de quinze ans, les yeux dilatés par la terreur me crie :

— On va tous mourir ici, mon major !

Je lui réponds, d'un ton sans réplique :

— Calme-toi et regarde ton secteur.

Je me tourne vers François, toujours près de ses mortiers :

— Deux tubes en batterie sur l'avant du carrefour...

Je vais donner l'assaut.

Raphaël devrait me couvrir, mais sa mitrailleuse s'est enrayée. Il perd un peu la tête, s'énerve en poussant des cris et se met à pleurer. Il ne manquait plus que cela.

Je lui ordonne au passage :

— Du calme... Tu démontes, tu nettoyes à l'essence et je te la remonterai moi-même.

Heureusement mon pourvoyeur couvre le devant de la colonne avec les deux mitrailleuses placées sur ma jeep. Il sert tantôt la mitrailleuse de 7,62 et tantôt celle de 12,7. Son tir bloque les rebelles en tête du convoi.

J'ai hâte de savoir ce qui se passe sur les côtés et à l'arrière.

Le feu ennemi est si nourri que je trouve mes Léopards assez abattus. Certains commencent à s'énerver. Il n'y a qu'une solution : garder mon calme et même en rajouter. Je m'efforce d'être totalement confiant.

Je répète sans cesse, avec beaucoup de conviction apparente et le plus lentement possible :

— On passera... N'ayez pas peur... On passera. Il ne nous reste que 50 mètres à faire pour arriver au carrefour.

A ce moment, mon fidèle adjoint Michel m'accroche. — On ne passera pas... Il vaut mieux retourner à Kabambaré. Pour le moment, on peut encore. Dans quelques instants nous serons encerclés.

— Pas d'accord, Michel. Nous ne ferons pas demi-tour. Nous allons continuer et nous passerons. Je lui répète, presque en criant :
— Nous passerons.

Je savais que si nous lâchions pied, Kongolo tomberait le lendemain. Et tout le Nord-Katanga basculerait sous la coupe des rebelles. Les rebelles ! Cinq à six mille Simbas nous entouraient. C'était une embuscade comme je n'en avais jamais encore connue.

Nous aurions dû tous y rester. Je remonte le long de la colonne.
— De la casse ?

— Pas un tué, seulement quelques blessés légers.

Quelle chance incroyable !

J'arrive à l'avant du convoi. Je trouve tout le monde prêt pour l'assaut. Mais quelle gravité dans les regards. Ils ne sourient plus, mes Léopards.

Je remonte la mitrailleuse de Raphaël qui n'arrive pas à retener ses larmes. C'est épouvantable de craquer ainsi en plein combat. Je le secoue comme un enfant. Pas le temps de m'apitoyer sur lui, j'ai plutôt envie de le battre. Je tire une rafale avec sa mitrailleuse. Elle marche à merveille.

Au tour de l'adjudant Pierre et de son bazooka. Où est-il ? Je l'appelle. Le voilà avec son tube.

— Tu vois les gros arbres ? Oui, au carrefour en contrebas.

— O. K.

Il fait feu aussitôt. Au but ! Un autre coup ! Encore au but ! Bravo. Pierre s'avance en tirant tous les deux pas.

Les mitrailleuses de ma jeep n'ont pas cessé de tirer depuis le début de l'engagement. Elles sont rouges, brûlantes.

— En avant !

Quelques mètres encore. Nous sommes au carrefour.

Lancer des pointes sur les axes routiers. Tenir la brousse de part et d'autre. Nous installer. Le dernier coup de feu claque à 9 heures du soir.

Les rebelles s'étaient repliés en désordre en direction de Kasongo vers le Nord. On les entendait au loin qui grouillaient dans la brousse.

Nous nous sommes installés dans Mazomeno. En vainqueurs. Encore une fois, comme après tous les combats, nous étions dévorés par la soif. La corvée d'eau fut la bienvenue. Les Léopards buvaient avec avidité, le contenu des bidons dégoulinait sur leur peau noire, luisante de sueur. Ils avaient retrouvé leur confiance et leur espoir, leur sourire aussi. C'est comme cela que je les aimais.

La nuit, je me reposais près de Michel quand je l'entendis murmurer dans un demi-sommeil :

— J'entends les blindés, Jean. Ils vont contre-attaquer.

— Tu rêves, laisse-moi dormir.

J'éprouvais une lassitude terrible. Mais il semblait décidé à ne pas me laisser en repos :

— Je te dis qu'ils reviennent pour contre-attaquer.

— Soit... Alors, fais ton trou et défends-moi. Je dors... Il devait être stupéfait de mon apathie. Mais je savais que la bataille était bien finie. Et je souriais intérieurement de ses craintes. Nous étions tranquilles pour un moment.

Le lendemain, j'apprenais que personne n'avait dormi. Tous mes hommes étaient persuadés que nous continuerions notre marche vers Kongolo.

— Erreur, leur dis-je, nous allons rester vingt-quatre heures sur ce carrefour, pour bien montrer aux Simbas que nous sommes les plus forts.

Quelle provocation ! Ils étaient peut-être dix mille dans la région et le 10° Codo ne comptait que quatre cents hommes. Mais ce n'étaient pas tout à fait des hommes comme les autres.

Alors, nous avons passé une journée et une nuit sur cette position de Mazomeno que nous avions conquis de haute lutte.

CHAPITRE XI

VERS UN NOUVEAU SECTEUR

- Notre nouvelle base : Kongolo.*
Tout le monde au travail, soldats et civils.
Le Bataillon se renforce en hommes et en véhicules.
Victoire diplomatique de Tschombé.
La politique menace de tout gâcher.
Ordre de faire mouvement sur le Maniéma.
Une bien mauvaise réputation.
De Kindu à Kailu, dernier poste avant la zone rouge.
Avance dans un pays désert.
Le pont sauté sur l'Ulindi.
Canots d'assaut dans le petit jour.
Les Simbas toujours invisibles.
Arrivée à Punia, cœur du Maniéma.

Le 8 mars 1965, au matin, le 10° Codo a quitté le carrefour de Mazomeno. J'étais heureux de notre victoire et plus heureux encore de n'avoir perdu aucun homme dans cet engagement. Les quelques blessés légers n'étaient pas les derniers à rire en se rappelant la fuite des Simbas, après ce feu d'enfer...

Nous nous dirigeons sur Kongolo. Le fidèle lieutenant Norman nous attendait au petit poste défensif qu'il avait construit sur la rivière Luika. Je le rassurai aussitôt :
 — Tout s'est bien passé. Et ici ?
 — A Kongolo, ils tremblent depuis des semaines. Ce n'est pas beau à voir.

Une bonne surprise nous attendait à Kongolo : nous pouvions prendre quelques jours de repos. Après les quatre mois passés à Kabambaré et la dure embuscade sur la route du retour à Mazomeno, nous ne les avions pas volés...

Mes Léopards se réjouissaient de pouvoir partir en permission dans leurs familles. La plupart habitaient les régions d'Albertville, de Manono et de Baudoinville. Leurs sourires, au moment du départ, faisaient plaisir à voir.

Quant à moi, je restais à Kongolo, notre nouvelle base. Je trouvais le poste assez agréable et surtout entouré d'une région très favorable à l'agriculture, mon grand souci...

Mais je savais que je ne pourrais jamais m'entendre avec le commandant de la place, le major D. Il ne s'occupait absolument de rien. Le parc automobile n'était plus qu'un amas de ferrailles, déjà envahies par la brousse. La saleté et le désordre régnaient partout. Quelle ignominie!

Aussitôt arrivé, j'ai décidé de transformer Kongolo en un poste propre et rangé. Tant pis pour le major D. ! Il en penserait ce qu'il voudrait...

Je logeais à la « Cotongo », où j'avais trouvé des gens fort accueillants et très travailleurs. J'avais eu l'occasion de faire la connaissance de l'administration dès mon arrivée et je ne me privais pas pour pousser tout le monde aux corvées de rangement et de nettoyage.

Quant à mes hommes, ils avaient à se remettre de leurs fatigues. Je les laissais très libres... à condition de ne pas sortir de leurs cantonnements.

Mes mécaniciens, selon leur habitude, s'étaient très vite remis au travail et fouillaient dans les ferrailles, pour essayer de reconstituer des véhicules en état de marche. Je parvins même à faire venir quelques pièces de rechange indispensables.

Le lieutenant Norman se rétablissait bien de sa blessure. Il m'avait acheté à Elisabethville une jeep avec sa remorque. Les hommes du garage, de leur côté, parvinrent à « fabriquer » une autre jeep presque neuve avec plusieurs épaves. Avec les trois que nous avions depuis le début de la formation du 10° Codo, je me trouvais à la tête de cinq jeeps. Elles me seraient précieuses.

Tandis que l'adjudant Christian nous rejoignait enfin, après un long séjour à Albertville, l'adjudant François, très éprouvé par l'embuscade de Mazomeno, demandait

à quitter le Bataillon. Je voyais partir avec regret le chef de mon peloton d'armes lourdes.

J'avais reçu l'autorisation de former deux nouveaux pelotons. Dans les environs de Solia, je recrutai quatre-vingts jeunes gens de race bahimba. C'est une tribu réputée pour son mauvais caractère : on s'y bat à mort, à l'arme blanche, et même entre frères de race. Aussitôt engagés, aussitôt instruits. Je retrouvais les bonnes vieilles méthodes de notre camp de Kansimba où était né le Bataillon Léopard. Ce fut Norman qui assura l'instruction, ce qu'il faisait mieux que personne.

Je parvins à obtenir de l'administration une cinquantaine de chômeurs et les affectai au nettoyage du camp militaire. Je voulais d'impeccables terrains de parade et d'exercice. Christian prit en main ces travailleurs.

Quant à moi, je m'occupai des environs et m'intéressai aux cultures locales, notamment le coton. J'étais resté un planteur, toujours curieux des travaux agricoles.

Un mois plus tard, en mai, on ne reconnaissait plus Kongolo. Tout souriait, sauf le commandant de place... Piqué par une pointe de jalousie mesquine, il s'efforçait de tout camoufler, même les ordures.

Mes Léopards avaient repris l'entraînement militaire, avec séances de tir et exercices d'attaque. J'avais autorisé un rythme d'instruction un peu plus lent, car il ne s'agissait au fond que d'entretien.

Les travailleurs de Christian marchaient bien et commençaient maintenant à aménager les routes des alentours et les pistes d'aviation.

Tout s'organisait si parfaitement dans notre base arrière que cela ressemblait presque à de la routine.

Les hommes portaient en permission, peloton par peloton. Tous prenaient deux semaines de congé et quittaient Kongolo par bateau, pour descendre vers le Sud et l'Est, où se trouvaient leurs familles.

Le Centre d'Instruction fonctionnait à plein et je recomplétais les effectifs. J'avais formé de nouveaux chauffeurs et je comptais bien, à l'avenir, renforcer le matériel roulant qui était bien le point faible du 10^e Codo.

Le garage avait pourtant une bonne surprise pour moi : un camion « à l'état neuf » avec un nouveau moteur et toute la mécanique complètement révisée. Mais le commandant de place prétendait se l'approprier, puisqu'il avait été fabriqué à partir de ses épaves. Il n'en était pas question, car il n'avait jamais trouvé le temps de tirer quelque chose de ces ferrailles envahies par les herbes... Les mécaniciens, imperturbables, le laissèrent partir et s'acharnèrent sur une autre carcasse découverte dans la brousse. Je ne prenais que les marques Chevrolet pour les camions et Willys pour les jeeps.

Nous parvenions à tout faire par nous-mêmes, de notre propre initiative. Il y a sans doute là de quoi choquer ceux qui n'ont jamais vécu en Afrique. Les connaissances théoriques ne comptent guère et l'esprit pratique est tout. Cela oblige à donner le meilleur de soi-même et c'est une chose dont on a trop souvent perdu l'habitude en Europe.

Les Belges ont toujours trop ignoré le Congo. Pourtant ce qui s'y passait au printemps 1965 était bien passionnant.

Le régime de Moïse Tschombé n'avait pas encore un an, mais il remportait déjà des succès diplomatiques après avoir remporté des succès militaires. Après la reprise de Stanleyville, le Premier ministre avait entrepris une grande tournée mondiale qui le conduisit à Addis-Abeba à la Conférence de l'Organisation de l'Unité Africaine (O. U. A.), à Paris, à Berlin, au Vatican où ce protestant fut reçu par le pape Paul VI, à Bruxelles. Il avait défendu la cause du nationalisme africain « modéré » où Blancs et Noirs travailleraient en commun. Honni par les partisans du « socialisme africain », il parvint pourtant à se rendre à Abidjan pour la deuxième conférence de l'Organisation de Coopération Africaine et Malgache (O. C. A. M.). Le 26 mai 1965, il avait reçu dans la capitale de la Côte d'Ivoire un accueil triomphal. Et il déclara, sous les applaudissements :

« Pour l'instant, il est indispensable que l'Afrique réaliste dise nettement à la petite fraction d'extrémistes qu'ils doivent renoncer à tout rêve de domination. L'Afrique choisit elle-même ses amitiés et ses alliances et ne

peut pas se laisser imposer celles qui plaisent à M. Nassser. »

Tschombé n'a oublié ni le rôle des marchands d'esclaves arabes, ni le fait qu'il fut lui-même séquestré lors de son voyage éclair au Caire, le 5 octobre 1964, lors de la Conférence des pays non alignés...

Sur le plan de l'économie, le gouvernement Tschombé avait compris qu'il fallait, avant tout, « relancer » l'agriculture, ruinée par cinq années de rébellion et de misère.

A Léopoldville, pour la première fois depuis bien longtemps, on travaillait sérieusement, en liaison avec des techniciens belges. Il n'était pas question de remettre en cause l'indépendance du Congo mais de développer la coopération avec un Etat dépourvu de cadres. Tandis que la plupart des lumumbistes passaient à la rébellion, les Simbas avaient impitoyablement massacré fonctionnaires et notables restés fidèles au gouvernement congolais ou attachés aux chefferies traditionnelles.

Le peu que je savais alors de la situation générale était plutôt encourageant. J'ignorais encore que « la politique » allait tout gaspiller.

Le Congo avait toujours été troublé par les rivalités des mouvements politiques, rivalités qui depuis l'indépendance avaient abouti à l'anarchie et à la guerre civile. Moïse Tschombé essaya de résoudre ce problème en convoquant tous les partis à un congrès à Luluabourg, dans le Kasai, fief de son ministre de l'Agriculture, le « Mulope » ou Empereur Albert Kalondji. Le chef du gouvernement congolais décida alors de fonder un parti de rassemblement : la Convention Nationale Congolaise ou Conaco. Seuls les partisans de Lumumba seraient exclus. Mais l'Abako, le parti du président de la république Kasavubu, préféra demeurer indépendant et ne pas rejoindre la Conaco...

Désormais, la lutte était ouverte entre « Tschombistes » et « Kasavubistes ». Elle allait être inexpugnable et aboutir à la dictature militaire.

Pour le moment, on n'en était encore qu'aux compétitions électorales. Moïse Tschombé et ses partisans parviennent à contrôler largement la Chambre des députés et le Sénat. Mais ce n'est que la première manche.

Les politiciens évincés vont redresser la tête. Les mois à venir allaient aboutir à une nouvelle crise dramatique de l'histoire du Congo.

Et la rébellion a subi des coups sérieux, elle n'est pas encore brisée. Certaines zones restent « pourries ». Du sud-est, où ils se sont réfugiés après la prise de Stanleyville, Ghénye, Mulelé et Soumialot continuent à inspirer les Simbas. Formés à la chinoise et drogués au chanvre indien, nos adversaires contrôlent encore une grande partie des savanes et des forêts.

Vers le milieu du mois de juin 1964, je pouvais contempler avec orgueil le poste de Kongolo. J'avais réussi à lui redonner belle allure. Nous avions travaillé sans relâche mais le résultat était là. Sous nos yeux.

Et sous les yeux de ces messieurs de l'état-major, car ils se décidaient enfin à venir m'inspecter. Il y avait du nouveau pour les Léopards :

— Major Schramme, le 10^e Codo doit partir au Maniéma.

— Avec quelle mission ?

— Tout reprendre et tout reconstruire.

Rien que cela ! Le Maniéma est une province grande comme la France. Fortement contaminée par la rébellion, elle constituait une sorte de « chasse gardée » des Simbas où personne n'aurait aimé se rendre.

Pacifier le Maniéma semblait impossible à nos chefs. C'est pourquoi on avait pensé au Bataillon Léopard pour cette opération.

J'essayai de me poser mes conditions :

— Il me faudrait un certain nombre de moyens que je ne possède pas encore.

Ces messieurs de l'Etat-Major se gardèrent bien de me répondre. Je devais, une fois encore, me débrouiller tout seul. Ils savaient qu'on pouvait toujours compter sur mon esprit de discipline et même, au-delà, sur ma bonne volonté. Pourtant, j'étais peiné du manque de générosité de nos supérieurs. J'avais la triste impression que nous n'étions pas aimés. On ne pouvait pourtant nous reprocher que des succès ; ils suscitaient peut-être des jalousies et même des haines. Je perdais mes illusions, sans cesser un instant de rester ce que j'avais toujours

été depuis mon engagement volontaire dans cette bataille un soldat discipliné, toujours prêt à servir et à se battre. Je ne pouvais donc compter sur aucun renfort en hommes, sur aucun ravitaillement en matériel, sur rien. On me dit seulement :

— Vous devrez être prêt le 6 juillet 1965 à Kindu.
— A vos ordres.

Bien sûr, les ordres sont les ordres. Mais ce n'est pas sans mélancolie que nous devions abandonner le Katanga. Nous aurions préféré continuer à pacifier notre pays, au lieu de le quitter aussi brutalement, en ayant l'impression de n'avoir pas achevé notre mission.

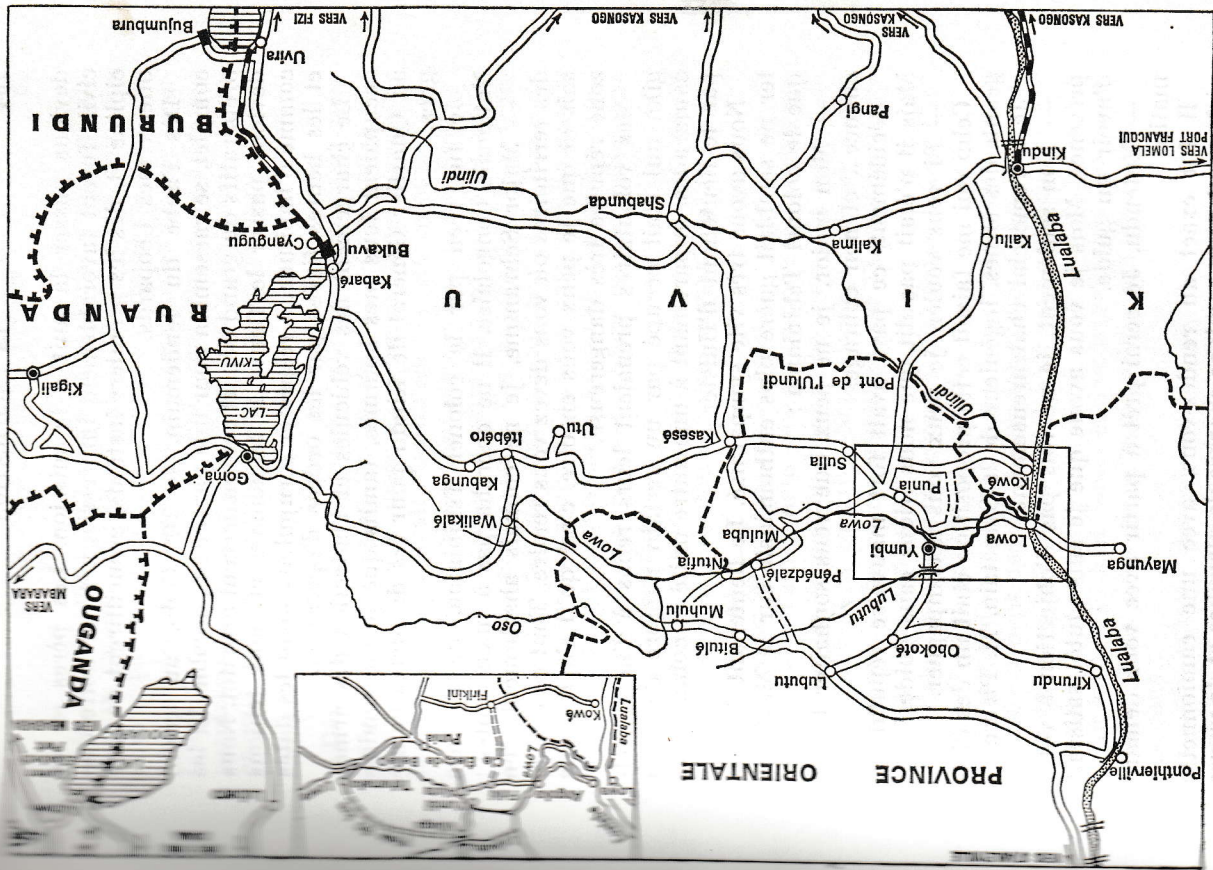
Tous mes Léopards avaient pu bénéficier de leur permission et acceptaient sans se poser de questions ce départ vers un autre terrain de chasse. Une fois encore, ce serait les Katangais qui allaient donner les coups de boutoir décisifs. Nous nous rendions bien compte que la nouvelle A. N. C. n'existait que par nous.

Mais je me demandais parfois si Léopoldville n'avait pas d'arrière-pensée criminelle en nous exposant tous ces jours dans les missions les plus difficiles et les plus dangereuses. Notre chef, le général Mobutu, attendait toujours le maximum des hommes du travail et ses soldats il nous laissait le plus dur du travail et ses soldats viendraient ensuite derrière nous, en libérateurs.

Comment n'être pas un peu amer ? Mais ces missions de sacrifice ne nous étaient pas confiées par hasard. On savait que nous étions des idéalistes et que nous aimions trop le Congo...

Nous avons quitté Kongolo le 3 juillet au soir. La grande aventure du Maniéma commençait. La population nous avait acclamés jusqu'à la gare. Il avait fallu deux trains entiers pour emmener le 10^e Codo : un train pour le personnel et un train pour le matériel. Notre effectif pour ce départ en campagne atteignait alors 480 hommes.

Le lendemain, nous sommes arrivés à Kindu. Le soir tombait. Les deux trains furent déchargés aussitôt, dans le calme et l'ordre un peu impressionnants qui marquent les premières heures d'une opération de guerre. Nous



MANIÉMA et EST-KIVU

devions passer la nuit à la mission. Les pères et les civils furent favorablement impressionnés par notre discipline et, dès les premiers instants, accueillirent de leur mieux mes Léopards.

Dès l'aube du lendemain, le 10° Codo, au grand complet, se rassembla pour une parade impeccable. Et les préparatifs du grand départ commencèrent aussitôt. Nous devions passer le fleuve le lendemain et nous tenions comme d'habitude, à respecter scrupuleusement les dates et les heures fixées par les ordres d'opération.

Le chargement des véhicules et l'entretien des armes occupaient tous mes hommes, tandis que je me rendais au Quartier Général de Kindu pour les dernières consignes.

Je fus reçu par le colonel Tshiniama, de l'Armée Nationale Congolaise. Il ne chercha pas à m'en conter :

— Major Schramme, je ne connais absolument rien des territoires où vous devez vous rendre. Tout ce que je sais et que je peux vous en dire, c'est qu'il s'agit d'une zone réputée très dangereuse.

Mes volontaires prenaient leurs repas à l'hôtel Belgika qui était occupé par un certain nombre de leurs camarades, appartenant à une autre unité et commandés par le lieutenant d'Hulster.

Nous avons très vite sympathisé. Le lieutenant d'Hulster ne semblait guère plus enthousiaste sur le Maniéma que le colonel Tshiniama :

— Mon major, je ne peux que vous souhaiter bonne chance... et bon courage.

Décidément, ce pays avait fort mauvaise réputation. Mais il n'était pas dit que nous irions sans guide.

— Si vous voulez, je peux vous accompagner.

Celui qui me faisait cette proposition était un des dirigeants des Mines, ingénieur de la Symétain, M. Pierre B. Je le remerciai chaleureusement.

— Non seulement, je ne vois pas d'objection à votre présence. Mais je vous avoue que je suis plutôt satisfait d'avoir un guide.

— Entendu. Je serai prêt à partir avec vous demain matin.

Il fut exact au rendez-vous, avec une camionnette pick-up et deux camions chargés de planches et de vivres pour la population de Punia.

Je devais apprendre bien plus tard, quand il fut devenu un ami efficace et fidèle, que Pierre B. avait été tué par ses chefs pour nous « surveiller ». Une brigade indécise avait donné à mes Léopards une réputation de vandales. La Symétain, mal renseignée à dessein par des officiers de la 5° Brigade hostile à notre 10° Codo, croyait que nous allions tout piller et détruire.

Dès 6 heures du matin, le 6 juillet, le bac avait commencé à travailler pour faire passer le 10° Codo sur la rive droite du fleuve. A midi, nous avions tous franchi le Foualaba et je pouvais commander à ma colonne :

— Moteurs en route. En avant. Direction : Kailu. C'était notre dernière position avant le début de la zone rouge, la zone rebelle. Cet avant-poste à la frontière de la pacification était occupé par le 7° Codo, un commando de Katangais. Une fois encore, des Katangais accomplissaient le plus dur du travail. Les autres troupiers de l'A. N. C. devaient sans doute trouver cette zone bien trop dangereuse.

A cinq kilomètres de Kailu, nous nous arrêtons et bifurquons. Dès le lendemain, nous devions entrer en territoire rebelle.

L'opération Maniéma commençait.

Levés dès l'aube, nous avions commencé la progression selon la formation habituelle. Une fois encore la sûreté primait la rapidité. Nous devions avancer à cinq kilomètres à l'heure au maximum, et l'ingénieur de la Symétain me répétait :

— Cela n'a aucune importance. L'important, c'est d'arriver. Et sans perdre de monde.

Au bout d'une vingtaine de kilomètres, nous avons trouvé un pont détruit. En moins d'une heure, mes spécialistes l'avaient réparé et la colonne poursuivait son avance.

Au loin, très loin, nous entendions le tir d'un canon rebelle. Mais nous ne savions même pas où tombaient ses obus.

— Un village, devant nous !

Mais il n'y eut aucune résistance, aucun coup de feu... Nous avançons dans un désert. Le silence commençait à peser sur nos épaules, plus lourd que le soleil.

— Embarquez!

J'avais décidé d'abandonner la progression à pied et de faire monter mes hommes sur les véhicules.

— Mais attention. Roulez doucement!

Parfois, nous tirions une rafale a priori. Très courte. Mais rien ne répondait. Le pays semblait totalement vide de civils comme de rebelles.

L'ingénieur de la Symétain m'avait prévenu :

— Vous allez trouver à trois kilomètres d'ici le pont de l'Ulindi. Les rebelles l'ont fait sauter et il faudra le réparer.

— C'est prévu. J'ai des poutrelles toutes prêtes dans les camions. Il n'y a qu'à donner l'ordre et mes pontonniers se mettront au travail.

Je fis arrêter la colonne.

— Tous les pelotons à terre.

Mes Léopards avançaient, encadrant les jeeps. Les mitrailleuses de 12,7 devaient tirer dès que le pont serait en vue. Je n'avais jamais eu à me plaindre de ces tirs de principe...

Nous nous trouvions en pleine forêt tropicale. Ce n'était plus la savane des précédentes opérations, mais une jungle à peu près impénétrable et assez impressionnante.

— Le pont en vue!

— Commencez le feu!

Les mitrailleuses lourdes crachent leurs bandes dans un fracas épouvantable que répercutent les arbres. Les pelotons de tête progressent avec prudence. Ils arrivent au pont.

Toujours aucune réaction de l'ennemi.

Je fais stopper les véhicules 300 mètres en arrière et j'ordonne aux chauffeurs de les camoufler. Le pont sauté se trouve juste devant nous. Je pousse une pointe avec deux sections, soit une vingtaine d'hommes. Ils progressent par bonds et tirent pour déboucher des adversaires éventuels. Les mitrailleuses lourdes nous appuient. La progression s'effectue comme à la manœuvre. Section de droite, en avant, section de gauche à l'arrêt, et on change... Du beau travail. Le Centre d'Instruction de Norman a vraiment formé des fantassins de choc.

Je suis au pont. Il en manque une quinzaine de mètres. C'est plus grave que je ne pensais, il y en aura pour quatre jours.

— Crouchez des trous!

Je fais placer les hommes sur la défensive. Et je leur recommande de se méfier aussi bien de l'arrière que de l'avant. Pourtant, je n'avais pas aperçu une seule trace des rebelles. Mais la mauvaise réputation du Maniéma est telle que je voulais prendre toutes les précautions. Et ma mauvaise réputation chez les Simbas était telle au point qu'elle aurait fait n'importe quoi pour m'année-

Puisque nous devons passer la nuit sur place, autant préparer tout de suite le bivouac. Les hommes s'affairent de part et d'autre de la piste.

— Les gradés, à moi!

Norman et Pierre me rejoignent aussitôt et je leur donne mes ordres :

— Nous attaquerons demain à l'aube. Préparez deux embarcations, onze hommes chacune. Mise à l'eau : 4 heures. Départ prévu : 5 heures. Pendant la traversée, des des mortiers de 81 et de 60, tirs des mitrailleuses de 12,7 et de 7,62. Dès la première embarcation accostée sur l'autre rive, halte au feu pour les mitrailleuses mais prolongation des tirs mortiers.

Les deux officiers me répondirent seulement :

— O. K.

Puis Norman et Pierre se dirigèrent vers leurs pelotons pour choisir les hommes qui devaient faire partie de la traversée.

Dans la nuit, les camions de matériaux sont arrivés près des ruines du pont. Il ne manquait rien pour commencer les travaux le lendemain, même pas les chalumeaux à souder.

Deux « flocs » très distincts, un clapotis dans les ténébres. Il est 4 heures du matin et les deux embarcations viennent d'être mises à l'eau. Les vingt-deux hommes, les deux officiers et les équipages embarquent.

Mitrailleuses et mortiers sont en batterie.

Tout est redevenu silencieux. Lentement, les embarcations remontent le courant, pour ensuite se laisser glisser sur l'autre rive et aboutir près des ruines du pont, de l'autre côté de l'eau.

— Allez-y!

Mitrailleuses et mortiers entrent dans la danse. Explosions et rafales déchirent l'aube paisible. Quelle petite rade ! Une fois encore, c'est aussi précis qu'à l'exercice. Une fusée verte : ils ont atteint l'autre rive. Les mitrailleuses arrêtent leur tir et les mortiers l'allongent. Tout se fait. A nouveau le grand silence. Il est 5 h 30.

Dès son arrivée sur l'autre berge du fleuve, Norman fait creuser des positions défensives. Sous la protection de cette solide tête de pont, nous pouvons commencer les travaux.

Les camions apportent les poutrelles. Les soudeurs ne vont pas s'arrêter, ni jour ni nuit. Les étincelles des chalumeaux se reflètent dans l'eau noire du fleuve comme des étoiles filantes.

Quatre jours plus tard, la colonne pouvait passer. Le pont avait été testé avec une jeep, puis avec un gros camion. Nous avions tous le cœur un peu battant quand les lourds véhicules s'avancèrent sur les poutrelles et les planches que nous avions si rapidement mises en place. C'était le 11 juillet.

La progression reprit dès le lendemain, à 6 heures du matin. Il n'était plus question d'avancer autrement qu'à pied. Les rebelles connaissaient notre présence et ils avaient eu tout le temps de préparer des embuscades et même de creuser des positions défensives.

Mais nous marchions toujours dans une forêt déserte. Les Simbas semblaient s'être évanouis dans la jungle équatoriale.

Au bout de 15 kilomètres, j'autorisai mes hommes à remonter dans les camions et nous avons ainsi roulé pendant une quinzaine de kilomètres encore. Vers 4 heures de l'après-midi, nous nous sommes arrêtés pour le bivouac.

La soirée était paisible, presque agréable. Pierre B., l'ingénieur de la Symétain, n'en revenait pas :

— Je suis stupéfait du silence des rebelles, major. Où sont-ils passés ?

— Si les fuyards de Kabambaré leur ont parlé de mes Léopards, ils doivent se planquer dans la forêt.

— Vous croyez leur faire peur ?

— J'en suis à peu près certain. Leur « dawa » qui

aurait chassé les balles en gouttes de pluie, à en croire leurs ancêtres, ne leur a servi à rien lors de notre dernier affrontage sérieux.

Les propos optimistes ne m'empêchèrent pas, le lendemain, de reprendre à pied la progression. Nous avons repéré au passage un petit pont, puis nous avons fini en tout d'une dizaine de kilomètres par reprendre nos véhicules.

Au carrefour de Kowé, il fallait redoubler de prudence. Mais toujours pas de rebelles.

Et nous en avons quand même trouvé quelques-uns au début de l'après-midi. Leur embuscade semblait si peu sérieuse que nous l'avons réduite sans même employer les armes lourdes. Seuls quelques coups de fusil et quelques brèves rafales de mitrailleuses suffisent pour nous ouvrir la route.

A 4 heures du soir, nous arrivions à Punia.

Nous avions tout juste tiré deux caisses de cartouches et une trentaine de coups de mortiers.

— Mise en défensive immédiate.

Les Léopards étaient parvenus au cœur du Maniéma.

Il fallait, avant tout, nous « donner de l'air ». Dès le lendemain, 16 juillet, je m'emparai du terrain d'aviation situé entre Punia et Yumbi, à 18 kilomètres environ de la ville. Les rebelles ne s'étaient pas encore manifestés mais il fallait solidement garder ce point vital de notre implantation au Maniéma. La « plaine » de Yumbi serait notre poumon, j'y laissai le peloton B 2, commandé par l'adjudant Kiyana.

Le lendemain, nous parvîmes jusqu'au poste minier de Tshamanta. Pour passer la rivière Lowa, large de 500 mètres, je renouvelai la manœuvre qui avait si bien réussi quelques jours auparavant sur l'Ulindi. Je ne rencontrai toujours aucune résistance. Où se cachaient les Simbas ?

Ce furent les employés de la Symétain qui m'apportèrent les premiers renseignements :

Ils se sont enfuis dans la région de Lubutu. Non, nous irons à leur poursuite. En attendant, il faut toute le pays conquis. J'organisai aussitôt une garde spéciale.

Encore une étape le jour suivant, où nous prîmes l'Ulindi, sur la route de Kowé. Je laissai le peloton C 2 de l'adjudant Mwamba sur le terrain de l'huilerie de la Symétain. Les ateliers n'avaient pas trop souffert et il fut possible de les remettre en marche.

Nous n'avions pas perdu de temps depuis notre arrivée au Maniéma ! Je regagnai Punia et annonçai la bonne nouvelle à mes pelotons opérationnels :

— Deux jours de repos !

Je me trouvais déjà au centre d'une belle toile d'araignée. Dès maintenant le garage commençait à réparer des véhicules et à essayer d'en « reconstituer » d'autres. Le soir au Maniéma commençait bien. Nous possédions même un mess agréable que tenait un sympathique volontaire bruxellois qui avait demandé à servir dans le bataillon Léopard lors de notre passage à Kindu. Il devint vite célèbre parmi nous, sous le sobriquet de « Gus ». Je parvins à lui faire raser son horrible moustache mais je renonçai à l'empêcher de boire plus qu'il n'était

CHAPITRE XII

LA CONQUÊTE DU NORD-MANIÉMA

D'abord, nous donner de l'air et aménager une plaine. Dégagement vers l'Est et vers l'Ouest de Punia.

Prise de Yumbi, notre future base.

Premier accrochage avec les rebelles.

Bâtisseurs de ponts en pays hostile.

Avec deux pelotons à travers la forêt équatoriale.

Marche forcée sur les arrières de l'ennemi.

Le poste de Lubutu intact entre nos mains.

Le cœur du Maniéma complètement pacifié.

Nouvelle offensive et occupation d'Obokoté.

Prise de Lubutu sans un coup de feu.

Tout le Nord-Maniéma échappe aux Simbas.

En Afrique, s'emparer d'une ville, même d'une capitale ne signifie rien. Ce qu'il faut, c'est tenir la brousse. Je ne m'éternisai pas à Punia. Dès le lendemain, je commençai à rayonner. Je m'emparai de la centrale électrique de Belia, à 7 kilomètres de Punia, et je logeai mes troupes à la mission.

Pierre B., l'ingénieur de la Symétain, avait réquisitionné à Kalima, au moment de notre départ, des techniciens et des véhicules. Une fois encore, son aide allait m'être précieuse, car il fallait remettre le poste en état. Cet homme si dévoué semblait navré de l'état dans lequel nous avions trouvé Punia :

— Je vous assure que c'était vraiment joli autrefois. Mais les Simbas ont tout ruiné et pillé.

— Peu importe... Les Léopards sont là pour reconstruire.

nécessaire pour étancher sa soif. Brave garçon, il me révéla aussi un garçon brave. Lors de certaines opérations je confiai à Gus, devenu adjudant, la responsabilité d'une jeep de reconnaissance.

La Symétain nous aidait fort, en nous amenant le maximum de matériel.

Je maintenais les liaisons avec l'arrière. Le pont que nous avions construit sur l'Ulindi se trouvait maintenant sous la garde du 7° Codo.

Le 20 juillet, nous nous sommes emparés de Yumbi dont je voulais faire notre future base militaire. J'y laissai le peloton C 1, avec l'adjudant Kawélé et deux volontaires européens.

Tous répétaient :

— Mais où sont ces fameux Simbas ?

— Installons-nous toujours en les attendant...

Yumbi restait encore un joli poste. La bourgade s'étendait le long de la Lowa et renaissait à la vie. La population revenait. Plus de deux mille Noirs avaient surgi des forêts où la peur les avait chassés.

Sous la protection de mes hommes, ils déblayaient les ruines, réparaient les routes et reprenaient les travaux agricoles. Les rebelles ne se manifestaient pas. La peur avait disparu. La misère s'éloignait.

Tout en progressant sur les axes routiers, nous distribuions des tracts invitant la population à venir relever les ruines de leurs villages. Je promettais à chacun notre concours et la sécurité pour tous.

Je n'avais pas le droit de m'arrêter. Je m'emparai aussitôt de Fikiri et d'Angoka, sur la route de Lowa.

J'appelai mon fidèle Christian, devenu le grand responsable du « génie » dans notre 10° Codo :

— Tu vas aller à Yumbi pour y construire un bac provisoire, avec des barges opérationnelles et des cordages.

— Et vous, mon major ?

— Je vais préparer deux pelotons pour prendre les pistes de forêts et rejoindre Yumbi par la rive droite, afin de surprendre les rebelles.

Le lendemain, j'empruntai la route de Kasesé jus-

qu'il lui eût été laissé deux sections du peloton B 2. Je laissai deux autres sections au bac de Ntufia.

Après avoir franchi la rivière par le bac, nous nous étions établis dans notre bivouac au carrefour de Penedzale.

C'est là, pour la première fois depuis notre arrivée dans cette région, que nous avons essuyé le feu des rebelles. Oh ! un feu pas bien nourri : quelques coups de fusil isolés et mal dirigés. Je ripostai d'un coup de mortier de 60 et je parvins à toucher un des Simbas. Ses camarades avaient détaillé en direction de Lubutu. Je me contentai de dire :

Il faudra aller les déloger un jour...

A l'aube, nous avons repris notre marche vers Ntufia, autre centre minier de la région. La route devenait de plus en plus mauvaise. D'énormes trous et des blocs de rochers rendaient la progression aussi difficile que les arbres abattus en travers du chemin. Tout autour, regnaient la forêt équatoriale, d'une formidable densité. On voyait à peine, de plus en plus rarement, un carré de ciel, comme une lumière dans la nuit. Nous avançons dans une grotte de verdure.

Nous sommes arrivés à Ntufia vers midi. Les indigènes sortirent aussitôt de la brousse et nous firent un accueil chaleureux, agitant les mains en signe de bienvenue. Pierre B., ami de la Symétain, devait nous rejoindre dans le courant de l'après-midi avec des vivres pour la population. Il était décidément infatigable.

Il nous fallait beaucoup de courage et de patience pour remettre ainsi les postes en état, les uns après les autres. Mais partout la bonne volonté des habitants du pays nous impressionnait. Ces Noirs en avaient assez de la rébellion et voulaient, avec nous, reconstruire et travailler.

Le lendemain de cette opération sur Ntufia, nous sommes repartis à nouveau, continuant notre route vers l'Oso. Nous nous trouvions toujours sur une piste de dernier ordre, pratiquement abandonnée depuis 1956. La forêt vierge avait commencé à la dévorer.

Les rebelles n'avaient sans doute pensé que nous aurions emprunté un tel itinéraire. Cette marche devenait une véritable ruse. Epuisante mais utile. Durant 20 kilomètres, nous n'avons trouvé aucun pont et il nous

faudra en construire douze, de plus de 10 mètres de long chacun.

Je comptais six jours de travail pour les réaliser.

Six jours dans la chaleur humide de la forêt, au milieu des arbres gigantesques. Six jours de labeur forcé, épuisant, titanique. Mais je savais qu'on pouvait tout demander à mes Léopards. Ils se révélaient aussi bons bâtisseurs de ponts que bons guerriers de choc.

Nous avons terminé dans le temps prévu et, le 1^{er} août nous arrivons enfin à la rivière Oso.

Des soldats de l'A. N. C. se trouvaient sur la rive opposée et manifestèrent un certain contentement de notre venue. Après une nuit de repos, nous avons poursuivi notre avance vers Lubutu. Je tenais à prendre toutes les mesures de sécurité, mais les rebelles ne se manifestèrent pas pour autant.

Vers 3 heures de l'après-midi, nous pouvions atteindre Bitulé où nous nous installions sur la défensive.

En reprenant la progression, le lendemain, nous avons été obligés de dégager sans cesse la route que les rebelles avaient coupée avec des arbres abattus. Ces barrages étaient la seule manifestation de leur présence mais ils avaient choisi des parasoliers très tendres. On pouvait facilement les tailler en pièces et je me réjouissais d'avoir emmené avec nous une équipe de civils pour ce genre de besogne.

Mais à 30 kilomètres de Bitulé nos travailleurs, si courageux ne pouvaient cependant plus rien : nos adversaires avaient fait sauter un très grand pont et nous n'avions pas les matériaux pour le réparer.

Il n'y avait qu'à faire demi-tour et à retourner à Ntufia. Ce contretemps devait finalement nous servir. En rebrousant chemin, nous mettions les rebelles en confiance. Ils se tinrent à proximité du pont démolé. Persuadés de nous avoir mis en fuite...

Nous devions passer la nuit à Ntufia. Je décidai de rendre vie à cette région et la confiai au chef du peloton A 1, l'adjutant katangais Pambis :

— Vous aurez tout le matériel nécessaire et autant de munitions que vous voudrez... Mais je veux que le pays soit rapidement remis en valeur.

Que faites-vous maintenant, mon major? Je retourne à Punia et je vais inspecter tous les postes que nous avons mis en place depuis quelques semaines.

Cette inspection devait me remplir de satisfaction. Partout, les populations avaient repris le travail et semblaient assez heureuses. Même les mines de la Symétain avaient retrouvé une nouvelle activité et cinq employés blancs travaillaient à leur remise en marche prochaine.

Je m'accordai deux jours de repos, ce qui ne m'empêcha pas de préparer les prochaines opérations. A Vumbi, Christian avait terminé le bac et devait le mettre à l'eau sur mon ordre. Quant à Norman, il préparait une colonne pour l'attaque sur Obokoté et Lubutu. Je lui présentai par écrit tout ce dont il devait se munir et lui indiquai qu'il devait également nous attendre à Vumbi.

Tout était prêt pour la grande opération que je projetais dans la région comprise entre les deux rivières parallèles de la Lowa et de la Lubutu.

Ce fut le 7 août que je partis avec mes deux pelotons. L'avala choisi le B 1 de l'adjutant Mululua et le A 2 de l'adjutant Pierre, que je jugeais les plus capables pour une opération aussi difficile. Nous n'étions que trois blancs : Pierre, Gus et moi-même.

Nous devions prendre la direction de Tshamaka. Des camions nous avaient conduits jusqu'à la piste. Il était à heures du matin et dès 7 heures nous attaquions la brousse. Je dirigeais la progression à la boussole et tout de suite ce fut une marche épuisante.

Nous marchions sur des pistes de montagne, très escarpées et très glissantes. La forêt équatoriale nous écartait. Elle était si dense qu'il faisait sombre en plein milieu du jour.

Nous ne dépendions plus que de nous-mêmes et il ne fallait espérer aucun ravitaillement pendant trois jours. Les hommes portaient vivres et munitions dans leur sac à dos et avançaient lentement, lourdement chargés.

Gus, peu habitué à la forêt, n'en croyait pas ses yeux. Il avait un peu trop bu la veille et allait le payer cher en fatigue. La progression devenait d'ailleurs très pénible